

## **Quand sert à des fins politiques, la rumeur devient tumeur**

En préambule, il est nécessaire de préciser qu'en ce qui concerne l'interprétation de l'histoire, c'est moins la réalité des faits en eux-mêmes que leurs rapports analogiques avec le présent qui est seule source de vérité.

### ***La perte du symbolique***

Fin 1792, début 1793, décembre-janvier. Nous sommes à l'acmé de la Révolution française. La République a été proclamée le 22 septembre, le roi déchu et son procès s'achève.

L'issue fatidique ne fait aucun doute pour personne. Si quelques uns osent encore espérer parce que leur tête est en jeu, ils n'y croient guère, tel le Girondin Guadet qui écrit à son épouse<sup>1</sup> :

Je ferai tout ce que je pourrai pour sauver la vie de Louis XVI. [...] Il est la dernière barrière qui nous garantit. Sa tête en tombant entraînerait les nôtres. [...] Si nous l'acquittons, il sera égorgé sous nos yeux par la populace.

Je vous rappelle succinctement ces faits afin de situer l'action.

Il y a une idée que j'aimerais vous faire saisir. Elle est ténue et pourtant, elle a une force symbolique incontestable. Non seulement pour les Français concernés mais également pour les autres catholiques, et aussi pour les protestants, pour tous les croyants et même pour les non-croyants. En bref, pour toute l'humanité — compris les Papous de Nouvelle-Guinée ! Si tant est que ces derniers sachent qu'il existe des états laïques.

Cette idée est celle du dogme de la divination du roi de France. Un concept qui, même s'il est bafoué par les autres religions est encore à cette époque, une référence symbolique qui maintient en place une idée archaïque du religieux.

Comment dire ?

---

<sup>1</sup>/cité par La Révolution française à Paris. p.142

Que le crédit entamé de tout dogme religieux (quelqu'il soit) pose inéluctablement la question du principe de la validité du dogme en soi et, partant de là, de toute religion puisque les dogmes en constituent l'essence. Il est normal que les religions se critiquent mutuellement (ou tout au moins le faisaient jusqu'à l'invention de l'œcuménisme au XVIe s.), voire dénoncent l'absurdité des dogmes extérieurs. La question de la croyance est alors discutée dans sa forme mais non pas son principe.

Mais que la symbolique de ce dogme soit anéantie et c'est la fonction du dogme dans son essence qui est atteint.

Hier, les religions bénéficiaient d'une interdépendance qu'elles ont perdu depuis.

Il n'est pas aisé de comprendre à présent comment cette symbolique devait fonctionner parce que personne n'a été en mesure d'en saisir le fonctionnement alors. Et comme le son même des voix qui se sont tues ne peut plus être reformulé qu'à travers un écrit qui n'en rend que le sens, l'impression du symbolique perdu est difficilement restituable quand la distance temporelle est si grande.

### ***La recherche historique par analogie***

Un exemple pris dans l'événement contemporain nous aidera à mieux appréhender cette notion.

Je veux parler de cette curieuse coïncidence, assurément très curieuse coïncidence, deux siècles plus tard, année pour année (comme on dit jour pour jour en parlant d'un anniversaire) : 1980, année d'une autre chute.

La Chute du mur de Berlin. Tout le monde a parlé de symbole parce que chacun a perçu que le mur représentait quelque chose. Mais qui a parlé de symbolique ? Du symbolique comme d'une instance qui gouverne notre construction du monde ? Qui ? A ma connaissance, peu de gens !

Je m'explique. Evidemment, on a dit que la Chute du mur marquait la fin du communisme. C'est vrai. On a également dit

que c'était la fin des utopies. Vrai aussi. Mais a t-on seulement saisi que cette fin enfonçait encore un peu plus l'homme dans sa désespérance ? Qu'il devenait encore un peu plus sujet ?

On a peut-être déjà évoqué tout ceci mais l'a t-on seulement souligné ? Parce qu'il est nécessaire de l'écrire en appuyant.

Autrement dit, que l'homme est devenu soudain, avec cette liberté dont il ne sait pas plus jouir qu'un enfant, il est devenu le propre sujet de son propre monde. Un être égoïste (on dit aussi individualiste, c'est plus noble), un individu absolument dénué de toute considération pour l'autre quand il n'entre pas dans le jeu de son économie. La formule, quand elle est moins abrupte que ce que je viens d'énoncer, emploie par euphémisme le mot de libéralisme. Quelle élégance ! La folie a beaucoup de pseudonymes...

Oui, encore un peu plus sujet, après Galilée, après Darwin, après Freud, après feu Marx...

Oui, à travers cet écroulement d'une pensée politique planifiée, le monde de l'Autre s'éloigne toujours plus de nous-même ? Un peu plus

Des hommes posés les uns à côté des autres  
sans lien entre eux, comme l'écrit si joliment Ramuz dans son ébauche du *Passage d'un poète*.

Nous n'avons pas à regretter un délire intellectuel qui ne pourrait fonctionner qu'avec des saints : David (qu'on prétend, qu'on prétendait plutôt, à son époque, inconséquent en matière de politique) n'avait-il pas au contraire parfaitement saisi qu'il n'y avait rien à attendre de l'homme quand il proclame :

J'ai toujours pensé que nous n'étions pas assez vertueux pour être républicains ! (vérifier)

La Chute du mur, c'est la chute de l'homme, encore un peu plus près de l'abîme, après la chute de Dieu.

Voyez, j'y viens. je ne m'égare pas trop.

L'emblème, que fut le drapeau rouge orné d'une faucille et d'un marteau, disparaîtra peu de temps après, comme la Première république annonçait la fin de Louis XVI.

Seulement ce drapeau qui fut tout un symbole —comme on dit trop inconsidérément— ne représente plus rien aujourd’hui, excepté des décennies de tyrannie. Seuls quelques historiens se rappelleront qu’il a été, en son temps, porteur d’un immense espoir à présent totalement éteint. Il suffit pour s’en convaincre de considérer les rôles qu’occupent, de nos jours, les partis communistes dans la vie politique des différents pays.

La foi n’est plus.

Elle a beau continuer d’exister pour quelques hommes ou pour deux ou trois pays, même importants, comme la Chine, on sait sa faillite. Tout comme le christianisme a beau continuer de rythmer la vie de toute la planète<sup>1</sup>, les églises n’en sont pas moins désertées pour toujours. La perte du symbolique peut se soigner avec du semblant mais il est absolument impossible de récupérer le symbolique quand il a chu.

C’est une loi. C’est la Loi.

Tout comme une monnaie dévaluée ne peut plus acquérir de nouveau sa valeur d’antan. Elle peut devenir un objet précieux, avoir une valeur marchande auprès des antiquaires; elle ne pourra plus jamais avoir un rôle fiduciaire.

A travers cet exemple de la Chute du mur, je pense avoir pu vous faire saisir, ce qu’il fallait entendre par *perte du Symbolique*. Encore que, j’en ai bien conscience, le phénomène est plus perceptible quand il s’agit d’une idéologie que d’un dogme (le premier terme étant une exigence de la raison, et le second de la croyance mais l’un ni l’autre une manifestation spontanée de la pensée).

La croyance étant la forme passive de la pensée, il est juste qu’elle résiste plus longtemps aux agents destructeurs. Mais le dogme n’est pas plus éternel que les montagnes. Qui croit, encore de nos jours, à la divinisation du Roi de France ?

---

<sup>1</sup>/Précisément, voilà un très bon exemple de dogme religieux adopté universellement que celui de notre calendrier. Bon gré mal gré, la date supposée de la naissance du Christ est celle retenue consensuellement par tous les pays indépendamment de leurs croyances religieuses.

### *Exécution*

Je reviens à l'exécution capitale de Louis XVI. J'emploie à dessein ce terme *d'exécution capitale* qui est préférable à celui de mort du Roi, beaucoup plus conventionnel (sans jeu de mot) et comme un fait qui irait de naturellement de soi puisque la mort nous touche tous. On l'aura compris, une excellente manière d'édulcorer la culpabilité.

Tous les mots ont ici (comme partout d'ailleurs) une importance cruciale. Parce que cet acte est un passage à l'acte (**terme à définir**) délibéré. En soi, ce n'est pas grand-chose que la mort d'un homme, tout comme le démontage d'un mur, brique par brique mais que cet homme soit un roi de droit divin, change la teneur du geste.

Pour les Français de ce moment-là, c'est un reniement capital.

Celui de la foi qui avait fait le Moyen-Age toujours et encore présent (notamment dans l'architecture et la structure sociale), par conséquent de la foi en des croyances anté-historiques. Lesquelles avaient contourné la philosophie de certaines civilisations de l'Antiquité<sup>1</sup>. On en revenait à celle-ci, dans son principe politique, sans souci du religieux.

Il devenait nécessaire que le politique se sépare du religieux. Il fallait une fracture. Un acte sacrilège qui n'a rien à voir avec la mort de Charles 1er, chef de l'Eglise anglicane mais nullement le représentant incarné de Dieu (une nuance de taille). République encore plus libre que celle des Etats-Unis d'Amérique qui venait d'être proclamée (n'oublions pas qu'en 1789, Georges Washington prête serment sur la Bible!).

Peut-on seulement concevoir ce qu'un tel acte a dû demander comme courage, volonté voire héroïsme à ceux qui en

---

<sup>1</sup>/J'entends par là, les républiques Antiques de Rome et de Grèce qui avaient précisément tenté de s'affranchir de la tutelle d'un roi-dieu. Ce qui compte tenu, de *toutes* les organisations mondiales politiques antérieures, peut être pris comme un gigantesque progrès pour l'évolution de l'humanité.

furent les auteurs ? Le temps a, là aussi, effacé une impression d'un genre nécessairement très volatile. De nouveau, il n'est pas aisé d'en retrouver la sensation. J'aurai là-encore recours à l'analogie.

Je pense à un maréchal de France qui adopta, en des circonstances dramatiques, une attitude inadmissible et qui, une fois ses acolytes défaits, se retrouva au banc des accusés. Il avait plus mérité la sanction suprême que Louis XVI, palot fasciste de la première heure, qui n'avait fait que mal son métier de roi.

Eh bien, ce maréchal, condamné à mort. Légitimement condamné à mort quand on songe à toutes les ignominies dont il fut le responsable, le Responsable. Au nombre de morts qui pourrait lui être imputé. Ce maréchal —vous connaissez la suite—fut gracié et sa peine commuée en prison à vie.

Qu'au XXème s., après le nazisme, on n'ose appliquer la sentence à un bonhomme, sous prétexte qu'il fut le vainqueur de Verdun, donne la mesure qu'exercer la loi sur une tête galonnée, n'est pas chose aisée !

Alors comprenez ce que dut être le procès d'une tête couronnée ! Il est impossible que le verdict ait été rendu sans état d'âme (encore en vigueur à cette époque ne l'oublions pas, l'âme). Même parmi les plus enragés, même chez un Marat ou un Père-Duchêne ou un Robespierre... voire un David.

### *Un mort qui en cache un autre*

Là-dessus, le Conventionnel Michel Lepeletier de Saint-Fargeau est assassiné. Vous pensez si l'affaire était une aubaine politique ! L'attentat eut lieu l'après-midi du 20 janvier, vers 17h30, perpétré (comme on dit si bien) par l'infâme Pâris ! Nom fameux dans l'Antiquité, pour la géographie politique et aussi pour la religion puisque ce fut celui d'un diacre qui avait fait bon nombre de miracles au temps de la Régence. Sa tombe était d'ailleurs toujours l'objet d'un culte mystique.

L'assassin, son forfait accompli, disparut à jamais. Quant à Lepeletier qui était mortellement touché, il demanda qu'on aille quérir un médecin. Justement, le professeur Brasdor habitait les environs, dans la susnommée *Rue du Hasard* ! On transporte l'agonisant Place des Piques, chez sa belle-mère. On devine que le funèbre convoi ne passa pas inaperçu. Telles des flammèches et brandons rougeoyants, la nouvelle se répandit dans l'humaine forêt parisienne pour générer le gigantesque incendie de la terreur.

On s'affole. Thuriot annonce la terrible nouvelle au club des Jacobins. On évoque un complot des Chevaliers du poignard dont je vous livre, ici (à titre de psychanalyste toujours enclin à voir ce qu'il ne faut pas voir), l'image emblématique. Une conjuration des fidèles du Tyran qui cherchent à empêcher son exécution. Des mesures urgentes sont prises. On alerte la Municipalité, on mobilise les quarante-huit sections.

Robespierre demande de mettre la Garde nationale en état d'alerte, de réunir la Convention, d'informer le pays tout entier et de tenir l'armée fin prête à toute éventualité. La nuit du 20 au 21 janvier est étouffante malgré la saison. Les ordres fusent de toutes parts. Il est prévu que le lendemain, exceptés les fonctionnaires publics et tous les citoyens en armes, nul, pas même les femmes, ne seront autorisés à sortir de chez eux.

Pendant ce temps, l'agonie ou si l'on veut le *calvaire* de Lepeltier augmente d'instant en instant. Ses dernières paroles furent :

J'ai froid...

Un autre avait dit :

A boire...

L'affaire va alors profiter à la Montagne qui invoque à tout va l'idée du complot sous la forme d'une grande conjuration royaliste. Le groupe radical va obtenir ce qu'il souhaitait depuis longtemps : le renouvellement du Comité de Sûreté générale, à son profit, évidemment. On bascule alors encore un peu plus dans la révolution permanente.

On saisit bien, à lire les textes édictés, les ordres envoyés à tous les départements, les motions contradictoires, les dénonciations et les visites domiciliaires, à ressentir l'effervescence d'alors que, peur et rumeur fonctionnent comme des coups de vent sur un incendie dans le maquis. Ou plutôt le village car soudain, par miracle, autour de Lepeletier, l'union se reforme comme lors de ces feux urbains d'antan qui voyaient naître spontanément une solidarité entre gens qui se détestaient.

La rumeur est un excellent agent de soudure quand elle est associée à la peur chauffée à blanc.

Barrère soulève l'enthousiasme en proposant d'accorder au héros les honneurs du Panthéon. Robespierre approuve la motion, même Pétion, le maire de Paris qui vit ses derniers beaux jours, s'y rallie ... Girondins et Montagnards prient celui qui fut —je le rappelle à titre de signifiant— en son temps, *un seigneur*, de les sauver du désastre. Pour effacer le poids du meurtre qui s'accomplit, ce matin du 21 janvier, à 10h22, en la personne du roi, tous dénoncent un nouveau crime : celui de "lèse-Nation". Le procédé est connu, il fait partie de l'arsenal des magiciens qui savent distraire la foule en agitant une main pendant que l'autre escamote.

### ***Le mythe vu comme une beauté de la Mort***

On ne parle alors plus que de Lepeletier. Tous les patriotes défilent devant son cadavre exposé sur un lit. Le corps du martyr est relevé par des oreillers, ses jambes sont cachées par une couverture. Le torse découvert pour rendre parfaitement visible cette plaie au côté que tous connaissent bien pour l'avoir vue depuis toujours, autant qu'aujourd'hui il n'y a pas un habitant de la planète qui ne connaisse le sigle légendaire d'une certaine boisson américaine. Cette vision de la plaie fait partie intégrante de la culture chrétienne d'alors.

La déposition est parfaite.

Dans la journée, la Convention charge les citoyens Chenier, David et Sergent (graveur) d'organiser les pompes funèbres

qui devront dépasser en apothéose (l'étymologie du mot nous en dit long sur le sens de la cérémonie) tout ce qui s'est vu jusque-là.

Même Marat qui voue une haine inextinguible aux ci-devant écrit dans l'*Ami du peuple* :

...recommandable par ses lumières et ses vertus, qui laissera, aux amis de la Liberté, un grand exemple à suivre, et, à la Nation, un nom chéri.

Dès le matin du 24 janvier, une foule immense a investi la Place des Piques. Entre neuf et dix heures, quelques hommes transportent le corps de Lepeletier sur son lit de mort.

On imagine l'impression que dût faire ce cadavre déjà envahi par la décomposition avec sa blessure béante au flanc gauche. Pour accentuer encore plus l'aspect Grand guignol de la scène, on a glissé dans la plaie une vessie remplie de sang frais qui gicle à chaque cahot et empourpre plus encore les draps blancs comme un linceul. (surtout ne riez pas : de nos jours les images télévisuelles ont recours au même procédé. Ne serait-ce que par le grossissement des détails ou l'arrêt sur image).

Jusqu'à midi, heure du départ du cortège, Lepeletier est exposé sur le piédestal de l'ancienne statue équestre de Louis XIV mise à bas. Autour, on a construit deux escaliers en bois, planté des cyprès, dressé des candélabres géants, disposé des brûle-parfums. Des festons de chêne ornent de grandes draperies blanches. On a pris également soin de piquer des pancartes où se lisent les dernières paroles du martyr :

Je suis satisfait de verser mon sang pour la Patrie; j'espère qu'il servira à consolider la Liberté et l'Egalité (voir citation exacte)

### ***Image et mémoire***

David, tel un cameraman de la télévision, s'est installé en haut d'un des escaliers afin d'effectuer un relevé de cet instant capital pour l'histoire de l'humanité. Il en a parfaitement conscience. Pourquoi est-ce que je dis cela ? Qu'est-ce qui m'y autorise ? Tout simplement parce que la toile qui va être

faite, à la suite de la cérémonie, est un chef-d'œuvre. Mathématiquement construite et lyriquement peinte : deux ingrédients essentiels de la réussite artistique, elle-même tributaire d'une énorme émotion.

On se figure aisément la scène !

Le géant, sa feuille de croquis à la main, est en train de diviner le héros du jour sous les regards de la foule qui se recueille religieusement, par déplacement de personne. J'entends par là dans une mixture politico-théo-idéologique composée d'un peu de Dieu, de peur, du roi, du Christ, du Seigneur, du crime, du Lepeletier, de la mort héroïque, la laïcisation sacrée, bref un ensemble oxymoron comme on en fait peu, dont la foule a le secret. Comme si chacun qui la constituait apportait sa propre pensée sous forme de dot en vue de ce grand mariage éphémère entre les hommes.

Je meurs pour le rachat vos pêchés. (voir citation exacte)

La mise en scène est grandiose : un véritable *peplum*.

Quelle mise en abîme, même d'ici, à plus de deux cents ans de distance ! Je me suis amusé à en reconstituer la scène d'après les documents de l'époque. Sans valeur historique aucune, le dessin n'a qu'une fonction indicative. Je dis amusante parce qu'aujourd'hui, on sourit de ce qui fit pleurer. Comme quoi ? Eh bien, comme cela arrive souvent des angoisses une fois qu'elles ont disparu...

Je ne parlerai pas de la cérémonie en elle-même que j'ai développée ailleurs<sup>1</sup>. Un tableau vivant tout à fait dans le genre du Musée Grévin qui aura tant de succès. Derrière cette macabre exposition du buste huilé et vernis, qui est portée au Panthéon, suivent tous les corps constitués et la foule. On a poussé la mascarade jusqu'à faire des stations comme s'il eût s'agit d'un calvaire. Au lieu de bannières votives sont fixés, au bout de piques, les vêtements du mort, qu'on a pris soin de maculer de sang frais pour faire plus vrai, comme diraient les

---

<sup>1</sup>/cf. Acte II. p.19-23

enfants. On part à 12h30 pour arriver à 16h00 sur l'esplanade du Panthéon. La fête s'achèvera dans la soirée.

Il est probable que, si David n'avait pas immortalisé l'événement, on ne se remémorait plus guère de Lepeletier. D'ailleurs, on ne s'en souvient pas trop bien, si l'on en juge par le nombre de gens qui, encore aujourd'hui, connaissent le personnage. Sa mémoire a disparu avec le tableau. Comme quoi l'image conserve mieux que l'embaumement.

Marat demeure parce qu'il est toujours visible. L'assassinat de Lepeletier est resté du domaine de la rumeur tandis que celui de Marat est devenu est mythe.

L'image fait toute la différence. Sans crainte, on peut affirmer qu'elle seule est garante d'une certaine pérennité, plus que le texte, parce qu'elle est vue par un plus grand nombre de personnes et que sa lecture en est plus spontanée.

Alors, s'il en est ainsi, la repeinture des *Derniers moments de Michel Lepeletier* ne va t-elle pas redonner une pérennité à un mort qui l'avait étrangement perdue ?

Car, vous en conviendrez, cette disparition est bien mystérieuse.

Le *mystère*, tiens ! voilà encore un mot qui vient à point nommé.